

PREMIER EN TOUT



1

Le missionnaire anglais. — Et lequel aimez-vous mieux, mon frère noir, de l'homme blanc Anglais ou de l'homme blanc Allemand ?

Le roi nègre. — Oh ! moi aimait beaucoup plus mieux l'Anglais. Bono, bono, l'Anglais.

Le missionnaire (exultant). — N'est-ce pas, frère noir. Oh ! l'Anglais est le premier en tout.



1

Le roi nègre. — Oui, li saveuc meilleuc, li plus tende qu'Allemand.

Il paraît que le révérend a fait une retraite en règle.

PRIÈRE

Mon Dieu !

Quand tu m'auras ôté
Le souffle, et le poids de moi-même ;
Lorsque l'hiver, comme l'été,

Passeront sur ma face blême,
Que décomposeront les vers ;
Alors que mon âme éthérée
Prendra des ailes par devers

Ton pur et divin Empyrée,

Je demande un rôle très doux
Et je te conjure à genoux
De vouloir, dans ton ciel sans voiles,

Que, dans des brouettes de fleurs,
Sous l'azur aux tendres lueurs,
J'aie à charrier des étoiles !...

MARC ANFOSSI.

UNE LÉGENDE SAHARIENNE

Voici une légende recueillie au Grand Désert, au cours de la première mission Flatters. Elle dit l'effroi de l'homme en présence de l'infinie solitude et surtout de l'infini silence du désert, et il est difficile d'en donner une plus saisissante expression. Nous la citons sans la détacher de son cadre. Le Sultan de Touggourt a promis sa fille à celui des prétendants à qui serait arrivée la plus belle aventure dans le désert et qui aurait montré le plus de courage. Un chanteur raconte simplement comment, perdu, seul et sans eau, il n'a pas été anéanti par le silence des espaces infinis. Et malgré les merveilleux récits de ses rivaux, c'est lui qui mérite la main de Damia.

Les heures succèdent aux heures ; j'allais, j'allais toujours comme en rêve, descendant des dunes dans les vallées, puis remontant dans les dunes pour redescendre encore et j'avais, fier de ma faiblesse et de ma force, ferme dans mon courage, défiant le sable, défiant le soleil, défiant la soif et reniant jusqu'à la mort même !

Le soleil s'incline sur la terre, c'est le couchant aux fulgurantes lueurs ; Me voici dans l'immensité d'une plaine qui se déroule, aride et rosée au crépuscule du soir. Sous les vastes horizons c'est l'infinie solitude dans l'infini silence.

Je m'arrête, le cœur frappé. Rien n'atténue la solitude ; pas un insecte, pas une feuille, pas un nuage, pas une brise. Nul mouvement au ciel et sur la terre dans l'immobilité géante de l'espace.

Un silence absolu plane, effrayant ; c'est le vide avec ses vertiges, ses nausées ; c'est l'asphyxie angoissante.

Dans l'énorme silence j'entends sonner mes artères à chocs vibrants et pressés ; c'est la chanson de ma vie qui trouble le néant, c'est le travail de ma chair qui blasphème l'Incréé, et voici que la Peur, l'abjecte et hideuse Peur, me mord les flancs.

Mon sang bat plus vite ; son rythme métallique m'assourdit, me trouble, il m'égare. Je sens la mort qui vient, la lâche mort par la peur. Mais je suis accablé sous le monstrueux silence où palpite l'Innommé.

Et je ne puis m'enfuir : je tomberais foudroyé par le seul bruit de mes pas.

Voici la vie qui m'échappe. Du fond du cœur j'implore Dieu en lui disant : « Seigneur ! secours-moi dans ma détresse. Envoie-moi l'oiseau, le vent ou la foudre rompre le mortel silence, sinon je succombe à l'effroi du Néant. »

Et soudain s'élève dans l'air un bruit insaisissable. J'écoute, anxieux... Le bruit grandit, c'est comme un chant qui monte, il grandit, il s'approche. O toute puissance de Dieu, c'est une mouche, une toute petite, toute vulgaire mouche noire qui vole et ses frêles ailes emplissent de leur vie l'immense solitude.

Mais elle s'approche ; elle se pose sur mon bras. Palpitant d'angoisse et retenant mon souffle je lève lentement ma main sur elle, et la voici prisonnière.

Ma petite captive bourdonne entre mes doigts. Le bruit de sa vie a vaincu le silence et la solitude ; je ne suis plus seul, je suis sauvé !

Je reprends mon voyage soutenu de ce fragile insecte, et, le lendemain je tombai dans un campement de bergers avec lesquels je restai jusqu'au passage d'une caravane rentrant à Ouargla.

— Voici, s'écria le sultan, la plus magnifique histoire que l'on puisse entendre ! Qu'en disent les Anciens ?

— Seigneur, répondit l'un d'eux, nous savions que l'on pouvait mourir par la peur de l'affreux silence du Désert, mais cette aventure nous paraît la plus belle de toutes comme ce chanteur est le plus courageux des hommes.

Alors Damia descendit vers le chanteur en disant :

— Ton histoire enseigne que l'homme n'est pas fait pour la solitude :

voici ma main.

LUCIEN RABOURDIN.

IL Y A UNE LIMITE

L' amoureux (enthousiasmé). — Oh ! dites, ma chère, que pourrais-je donc faire pour vous prouver mon amour ? N'importe quoi, je puis l'entre-

prendre ! Faut-il me battre en votre honneur comme les anciens chevaliers ? Faut-il mourir à vos pieds, enfin ?

Elle. — Je voudrais seulement vous voir abandonner la cigarette.

L' amoureux (refroidi). — C'est beaucoup me demander, mademoiselle.

IL FAUT TROUVER LE MOYEN.

Madame. — Je viens de chez ma couturière et je pense que cela lui ferait grand plaisir si tu lui donnais quelque chose en acompte sur sa dernière facture.

Monsieur. — C'est que je ne sais pas du tout comment je pourrais le faire !

Madame. — Mais c'est que moi j'ai absolument besoin d'une robe neuve.

Un livre, c'est un homme, ou ce n'est rien. — ALFRED DE MUSSET.

NOTRE DÉFENSE NATIONALE



—Halte ! Qui va là ?